



## Culture

### Parti pris Par Bruno de Cessole

# L'éternel jeune premier de la poésie anglaise Sous le mythe de l'Apollon foudroyé, Philippe Barthelet révèle en quoi Rupert Brooke est plus grand que sa légende.



C'est un très vieil adage, repris de Plaute, que « ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes ». Cet agaçant poncif, ressassé chaque fois qu'un *golden boy* disparaît avant d'avoir tenu toutes ses promesses ou d'avoir atteint la maturité – de Mozart à Byron, d'Alain-Fournier à Jean-René Huguenin et Roger Nimier –, ne laisse pas d'être pertinent à propos du poète britannique Rupert Brooke, dont on célèbre cette année le 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort.

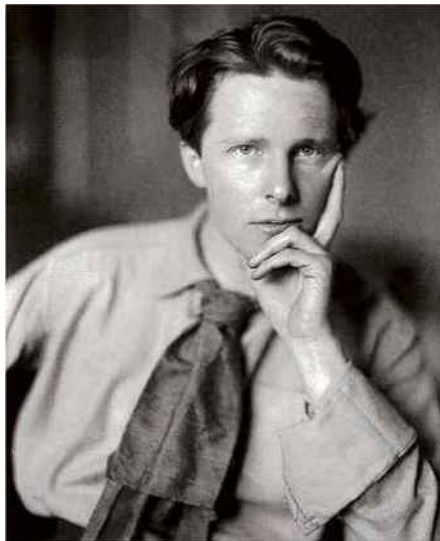
Le 23 avril 1915, le sous-lieutenant Brooke, de la Royal Naval Division, engagée dans l'expédition des Dardanelles, mourait d'une septicémie, avant d'avoir connu ce à quoi il aspirait, l'épreuve du feu. À l'encontre des usages de la marine, il fut transporté à terre et enseveli sur l'île de Skyros.

Rupert Brooke avait 27 ans et venait d'accéder à la gloire avec la parution, quelques mois auparavant, de ses cinq *Sonnets de guerre*, notamment le dernier, *le Soldat*, où s'exprimait le pressentiment de son propre destin : « Si je devais mourir, ayez de moi ce souvenir : / Il se trouve à jamais, au creux d'un champ étranger, / Un fragment de mon Angleterre. Parmi ce riche sol / Se dissimulera une plus riche poussière ; / Une poussière d'Angleterre, éveillée, grandie là-bas. »

Trois jours plus tard, le *Times* publiait sa nécrologie, signée W. S. C., Winston Churchill lui-même, alors premier lord de l'Amirauté, qui avait offert au poète la possibilité de s'engager, et sous l'émotion des mots perceait sans doute quelque sentiment de culpabilité. « Sa vie, écrivait-il, s'est éteinte au moment où il semblait avoir atteint son printemps. Une voix est

devenue audible, une note vient d'être frappée, plus vraie, plus émouvante, plus capable de faire justice à la noblesse de notre jeunesse en arme, engagée dans la guerre actuelle, que n'importe quelle autre... [...] Il était tout ce qu'on peut espérer que soient les plus nobles fils de l'Angleterre. »

En réalité, l'éloge funèbre dissimulait une opération de propagande. En Rupert Brooke, archange



Rupert Brooke. « Il était tout ce qu'on peut espérer que soient les plus nobles fils de l'Angleterre. »

foudroyé, Churchill érigeait la statue idéale de la jeunesse anglaise, un exemple propre à exalter le goût de la lutte et du sacrifice.

Lus en public dans les églises, lécoulés à plus de 160 000 exemplaires, ses poèmes héroïques devinrent, au détriment du reste de son œuvre, le bréviaire d'Albion en guerre, tandis que la légende de cet Apollon casqué allait pour longtemps effacer la réalité de ce que fut « *the handsomest young man in England* » aux yeux de Henry James

qui dressa de lui un éloge plus pertinent dans la préface d'un livre posthume du poète : « *Jamais jeune homme, sous les contraintes de la vie, n'avait embrassé sa nature poétique avec plus de simplicité, ni débarrassé si totalement cette nature de toute confusion, en l'arborant avec autant d'aisance que son teint ou sa silhouette.* »

Pourvu de tous les dons du corps et de l'esprit, séduisant tous les âges et tous les sexes, nourri d'une culture classique, et génie poétique précoce, Rupert Brooke méritait bien un « tombeau » de ce côté-ci de la Manche, où sa gloire n'a pas atteint les proportions qu'elle a prises en Angleterre, malgré les failles et les faiblesses de l'homme révélées récemment par l'édition d'archives inédites.

Anglophile et féru de poésie, nul mieux que Philippe Barthelet ne pouvait rendre hommage au poète de *The Old Vicarage, Grantchester, The Great Lover, Dust et Choriambics*. Avec une sûre intuition et une intelligence aiguë de ce qu'est et doit être la poésie, l'essayiste, insouciant de la légende qui a défigurée Rupert Brooke, et dédaigneux de la futilité des contingences, restitue le

poète qui sut chanter comme personne le sentiment de la précarité des choses, de la beauté et du bonheur, à sa véritable patrie, celle de la poésie immortelle. Et le place parmi ses vrais pairs : non pas Siegfried Sassoon et Wilfred Owen, mais Hölderlin, Marlowe et Philip Sidney. ●



**Le Ciel de Cambridge, Rupert Brooke, la mort et la poésie**, de Philippe Barthelet, Pierre-Guillaume de Roux, 144 pages, 23,50 €.